

## Bolivie: les Aymaras de l'Altiplano

Après plus de cinq mois passés entre 3500 et 4500 mètres d'altitude, nous voilà retombés encore une fois assez bas, ce qui a pourtant du bon : notre taux de globules rouges décuplé fait de nous des surhommes capables de faire la course dans les escaliers sans ressentir le moindre signe de fatigue, chose assez exceptionnelle pour ma part. Bien entendu, un tel privilège se mérite. Marches dans les montagnes sacs au dos, parties de football et de danses traditionnelles à 4000 mètres, soirée arrosée à l'alcool à 96 sur l'Altiplano bolivien suivi de l'ascension d'un sommet à 5000 mètres, sont quelques exemples de ce que nous avons du faire pour ne pas être la risée des Andins pour qui l'excuse de l'altitude ne vaut rien. Après cela, en effet, on apprécie l'air chargé en oxygène (et en dioxyde de carbone !) des basses terres. On le respire à pleins poumons et l'on se souvient...

Il y a tout juste trois mois, nous quittions le Pérou où nous étions les amis de tout le monde, pour la Bolivie ou

nous sommes devenus les frères de tous. « Hermano » par-ci, « Hermana » par-là... Nous avons d'abord craint le pire. Pourtant, pas de quoi s'affoler. Nous connaissions déjà un peu des Boliviens (voir Flash Spécial) et avons appris à les connaître encore mieux et à les apprécier pour leur dis-

sont là pour nous aider à accomplir ce paiement à la Pachamama, la Terre Mère. Aux cotes de Tunupa, prêtre traditionnel aymara, nous montons donc sur la colline qui domine Copacabana d'un côté, le lac Titicaca de l'autre. Cette « waka », lieu sacré de la culture aymara parmi tant d'autres, est au-



"Vous rencontrerez Evo... mais il faudra vous dépêcher!"

création, leur calme et leur générosité.

Quelques heures seulement après notre arrivée en Bolivie par les rives du lac Titicaca, nous apprenons une chose fondamentale : si nous voulons être bien accueillis par une terre, il faut d'abord bien la nourrir et la respecter. Et les « amautas »

aujourd'hui écrasée sous un chemin de croix imposé par les catholiques pour tenter d'éradiquer les anciennes croyances indigènes. Mais celle-là, on ne la fait pas à Tunupa et à ses collègues ! Une fois là-haut, il faut interroger la feuille sacrée, la coca. Tunupa en sort une poignée de sa *chuspa*, son petit sac à coca, et com-

mençe à converser avec les esprits de la colline, du lac, des montagnes de la Cordillera Real dont l'on aperçoit les sommets enneigés au delà de l'eau. La coca parle : il nous faut continuer de l'avant, vers le sud, puis vers notre pays. Tout ira « bien ». Pourtant, la Bolivie nous appellera de nouveau...

Tunupa déplie le baluchon qu'il a transporté dans son dos et en sort nos offrandes : graisse, laine et fœtus de lama, figurines

Construite dans une cuvette qui était apparemment un lac il y a plusieurs millions d'années, la ville a grignoté chaque parcelle de terre sur 900 mètres de profondeur et plusieurs dizaine de kilomètres de longueur à une altitude moyenne de 3600 mètres. Ville pauvre dans une Bolivie pauvre, La Paz a hérité d'une grosse partie des déshérités des villes et campagnes du pays depuis les années 1980, quand le cours de l'étain sur le marché mondial a chuté, met-

trés en plein air où grouille la vie. Entre les étales et les bus pétaradants, les *cholitas*, indiennes des villes, mettent de la couleur sur le visage gris du béton et de l'asphalte. Leurs jupes à froufrous jaunes, vertes, rouges, bleues, roses sont l'héritage de la bourgeoisie espagnole du 18<sup>e</sup> siècle. Portées par-dessus des couches de jupons, ces *polleras* font des femmes aymara des sortes de bibendums assez imposants qui ne donnent pas très envie de les énerver. D'un pas sûr, elles taillent leur chemin parmi la foule, portant fièrement sur leur tête leur éternel chapeau melon de feutre. La femme aymara a du caractère. Une scène de crêpage de chignon en plein marché nous l'apprendra d'ailleurs assez tôt : amusant au début, l'accrochage se termine en duel à la jambe de mouton sanguinolente qui laisse l'une des combattantes K.O !



La petite Julie dans le champ de coca

en sucre pour la bonne chance et la prospérité, plantes et graines séchées, alcool, noix et feuilles de coca que nous assemblons pour en faire des « mesas » qui partiront en fumée vers les esprits des montagnes, les *Achila*. Devant le feu que l'*amanta* vient d'allumer, nous prions pour que toute cette nourriture aille combler la Pachamama et nous permette de faire bon voyage...

Après quelques jours de repos au nord de l'île du Soleil, lieu sacré pour les cultures Tiwanaku et Inca, nous rejoignons La Paz, grande, folle, incroyable.

tant des milliers de mineurs au chômage. Sans aucun plan de construction, la ville s'est développée là où elle a pu, donnant naissance à la ville satellite de El Alto (sur l'altiplano) peuplée d'Aymaras, de Quechuas, de Guaranis et d'autres arrivés en catastrophe pour tenter leur chance là où il n'y en a pas.

Contrairement à ce que l'on pourrait croire, La Paz est passionnante malgré la pollution, le bruit, la folie qu'elle dégage. Dans un lieu où la survie est une priorité pour la majorité de la population, on y trouve plus de vie qu'ailleurs. Les petits métiers courent les rues, faisant de ces dernières d'immenses

Depuis notre séjour en ville en octobre dernier pour assister à la Rencontre Indigène Continentale, nous avons dans la tête d'interviewer Evo Morales Ayma, premier président indigène d'Amérique du Sud dont nous suivons la politique depuis sa prise de pouvoir en janvier 2006. Il semble que l'homme soit assez occupé et préoccupé par les manigances de l'opposition qui n'arrête pas de lui mettre des bâtons dans les roues. Difficile en effet de reformer un pays qui n'a jamais connu la stabilité politique (la République a connu 172 présidents en 182 ans d'existence !) et qui fut gouverné en majeure partie par l'aristocratie des grands propriétaires terriens ou par des dictatures militaires. Evo Morales a tout de même révolutionné l'histoire de son pays en nationalisant les hydrocarbures, action que réclamait la population indigène qui représente plus de la moitié de la population totale du pays. Autre point important : le président aymara a appelé l'assemblée constituante à se former





A la pachamama !

Une grosse dame  
habillée en  
uniforme militaire  
nous reçoit d'un air  
perplexe et  
nonchalant....

pour élaborer une nouvelle constitution qui prendra en compte tous les peuples et toutes les classes sociales du pays.

Un premier séjour dans la communauté aymara de Frasuquia, rendu possible grâce à notre amie Roxana, nous a permis de rencontrer un *amauta* à qui nous avons posé une question : allons-nous réussir à rencontrer Evo ? L'homme a lu dans la coca. Oui, nous a-t-il répondu, à condition que vous vous dépêchiez....

Le lendemain, de retour à La Paz, nous tentons le tout pour le tout. Munis d'une lettre expliquant notre démarche, nous nous rendons d'un pas décidé au palais présidentiel pour demander audience auprès du premier mandataire. Une grosse dame habillée en uniforme militaire nous reçoit d'un air perplexe et nonchalant.... Elle finit par nous mettre en contact avec l'un des secrétaires de la secrétaire principale d'Evo qui, pour toute réponse à notre requête, nous dit de déposer notre lettre : on nous rappellera. Sachant que nous n'avons

pas de téléphone portable, nous sommes conscients que nos chances d'être rappelés sont plutôt limitées. Sans parler du fait que « nous sommes en Bolivie », ce qui, par définition, signifie qu'on ne nous rappellera jamais ! Le secrétaire, bien que visiblement pressé (je dis « visiblement » car au fond, personne n'est jamais pressé en Amérique latine), nous informe qu'une conférence a lieu le jour même pour la presse internationale.

N'ayant pas de carte de presse, nous élaborons un stratagème pour passer entre les mailles du filet. Je dégotte au fond de mon sac les vieilles cartes de presse imprimées tout exprès pour la Rencontre Indigène Continentale de la Paz à laquelle nous avons assisté en octobre dernier. De retour au palais présidentiel, où a lieu la conférence, nous avons affaire aux hommes de la sécurité qui, bien entendu, ne veulent d'abord pas nous laisser entrer avec des badges dépassés. Ils semblent cependant avoir envie de croire à notre histoire : après quelques coups de téléphone, l'un d'eux revient et

nous fait signe d'entrer !

C'est ainsi que nous découvrons l'intérieur du palais, décoré d'un sapin de Noël gigantesque et accessoirement, des portraits de quelques uns des nombreux présidents qu'a connus le pays. A la fin de la conférence de presse pendant laquelle Evo règle ses comptes avec l'opposition qui l'énerve de plus en plus sur les questions de la Constituante et des autonomies, il est tout naturel que je lui serre la pince, histoire de sceller cette « rencontre » fugace qui sera la seule et l'unique de notre séjour.

Alors que nous pensons en avoir plus ou moins terminé avec Evo et Cie, une chose étonnante et extérieure à notre volonté se produit : le soir même, en entrant dans notre restaurant favori à deux pas de notre hôtel accompagnés de Rodolfo, musicien du groupe Kala Marka, et Rosse-Mary, nous tombons nez à nez avec...le Vice-président de la République (dont les fonctions sont proches de celles de notre Premier Ministre) que je reconnais immédiatement pour avoir dormi quatre nuits avec un

poster de lui au dessus de ma tête dans la communauté de Frasquia (Evo et son Vice-président sont aussi populaires dans les milieux indigènes que des rock stars) ! Il y a des jours comme ça....

Pour comprendre la Bolivie, il y a des choses à ne pas manquer. Par exemple, on n'aborde pas le pays sans aborder la question

avant ».

Bien que très utilisée sur l'Altiplano et dans les régions d'altitude, la coca ne pousse qu'en terre chaude. En Bolivie, pays dont la moitié du territoire est occupée par la jungle amazonienne, les deux principales régions productrices de coca sont le Chapare et les Yungas. Nous choisissons cette dernière

plus dangereuses du monde ! Une moyenne de 26 véhicules par an basculent dans les profonds ravins qui bordent la piste et ses 150 km. Certains préfèrent dormir pendant les sept heures que dure le voyage. Quand ils se réveillent, ils sont passés des 4000 mètres d'altitude de La Paz aux 600 mètres de Caranavi. Lorsqu'on arrive, poussiéreux et en sueur, on commence déjà par « tomber » la veste, l'écharpe et le bonnet pour revêtir une tenue un peu plus légère. Les *cholitas* de la capitale s'adaptent aussi en abandonnant leurs bas en laine de lama, leur couche de jupons et leur *pollera* épaisse qu'elles remplacent par une jupe plus courte et plus fine.

Ici à Caranavi, la population est composée en majorité d'Aymaras de l'Altiplano venus coloniser la forêt pour y cultiver bananes et agrumes, café et coca. Ils se qualifient eux-mêmes de « colons ».

Grâce à des cultivateurs de café rencontrés à La Paz, nous entrons rapidement en contact avec une famille de colons aymara chez qui nous passons trois jours à récolter la coca. Cette dernière rapporte aujourd'hui plus que le café puisqu'elle mûrit trois à quatre fois par an. Avant l'arrivée au pouvoir de Morales, il était nécessaire d'avoir une autorisation spéciale pour cultiver la feuille sacrée. Les États-Unis n'étaient pas étrangers aux mesures drastiques prises par les gouvernements boliviens successifs pour limiter (et à long terme, éradiquer) la culture de la coca. Mais Evo a changé la donne en autorisant chaque famille à cultiver une petite parcelle de coca pour la vente, ce qui pousse certains à laisser le café de côté, puisqu'il demande beaucoup plus de travail pour une récolte annuelle parfois maigre. Chose assez amusante : chez Javier, on a ni café, ni coca. Habitué à de telles situations (qui a dit que le cordonnier était toujours le plus mal chaussé ?), nous avons



Nouvel an a Tarabuco

de la coca. La feuille sacrée, bien plus rependue ici qu'au Pérou, est un des piliers des cultures quechua et aymara. Non seulement elle se consomme pour ses vitamines et ses minéraux, mais elle éclaire également ceux qui ont besoin d'elle en répondant à leurs questions. On ne commence jamais une cérémonie où une fête sans l'interroger d'abord, et cela fait plus de 4000 ans que ça dure ! A travers elle, l'*amauta* ou *yatiri* (shaman) lit le présent et le futur. Elle est la sœur et la conseillère de l'homme. C'est en cela qu'elle est sacrée aux yeux de ceux qui étaient la «

pour faire nos classes en tant que récolteurs de coca. Cette région, située au nord-est de la capitale, est constituée d'un enchevêtrement de vallées et de gorges dévalant vers le bassin amazonien. Depuis des temps immémoriaux, l'homme andin a compris que cette terre bénie des dieux avait tout à lui apporter, lui qui vit sur les hauts plateaux arides de l'Altiplano. Depuis une trentaine d'années, il fait plus qu'importer fruits, légumes et coca des Yungas : il y est descendu pour y vivre.

Pour se rendre dans les Yungas, il faut en effet descendre, et pas n'importe comment : en empruntant l'une des routes les

pris les devants : pendant trois jours, nous fournissons la famille en Nescafé et en feuilles de coca achetées à La Paz !! Des chaudes après-midi passées sous un soleil de plomb à cueillir la coca feuille par feuille, je

vêtements miniatures bariolés occupent quasiment toute la place de l'église San Francisco en ce temps de fête.

On nous avait prévenu que Noël à La Paz était une contra-

Au début du mois de février, nous quittons La Paz pour le sud du pays. Notre passage à Sucre, capitale constitutionnelle, nous permet d'assister à une session de l'Assemblée constituante qui a bien du mal à se remettre au travail après les fêtes ! Nous arrivons juste avant que les choses dégènerent : le lendemain de notre visite, la tension entre les assembleïstes du MAS (parti d'Evvo Morales) et ceux de l'opposition tourne au vinaigre. Ça se termine encore une fois en crépage de chignon !

# Photo à venir !

Le volcan Tunupa, le désert de sel et nous...

tirerai de mon travail à peine deux kilos de la plante encore luisante. Après séchage au soleil, il m'en restera moins d'un kilo qui, vendu au marché, rapportera environ deux euros ! Indulgents, les Aymaras évitent tout commentaire, en tout cas en notre présence. Je pense qu'ils n'ont toujours pas compris ce que nous venions faire à Caranavi !

De retour à La Paz, nous trouvons la ville convertie en immense marché de Noël à ciel ouvert. Selon la tradition bolivienne, tout bon catholique doit amener une poupée représentant le petit Jésus à la messe de minuit. Chacun habille sa poupée comme il en a envie, ce qui a donné naissance à un incroyable marché de la mode pour petit Jésus ! Les stands de

diction en soi. Comme presque partout ailleurs, la course aux cadeaux est de rigueur. La seule différence est qu'elle se fait dans les rues puisque la majorité de la population n'a pas les moyens de faire ses achats en magasin. Pendant les deux semaines qui précèdent Noël, les Indiens exilés de leurs campagnes et convertis en mendiants font la tournée des lieux publics en répétant : « une petite pièce pour mon Noël... »

Puis le 24 décembre arrive, et les rebuts de cette cruelle société s'amoncellent devant les « restos du cœur » qui offrent le repas de Réveillon aux petits cireurs de chaussures, aux familles d'Indiens et aux sniffeurs de colle. Les fêtes de Noël auront encore fait quelques mendiants de plus...

Nous continuons notre découverte de la Bolivie en nous rendant à Potosi, ville au nom plus que fameux et pour cause : si l'Europe est ce qu'elle est aujourd'hui, c'est grâce à Potosi ! Entre 1545 et le premier quart du 19<sup>e</sup> siècle, huit millions d'âmes indigènes sont mortes dans ces mines pour alimenter en argent les coffres vides d'une Europe fatiguée. Comme le souligne Edouardo Galeano, auteur de « Les veines ouvertes de l'Amérique Latine », le monde devrait commencer par demander pardon à Potosi qui, après s'être vidée de son argent et de sa population pendant quatre siècles, demeure la ville la plus pauvre du pays le plus pauvre d'Amérique. Le Cerro Rico (la colline riche), qui domine la ville de plus de mille mètres, est aujourd'hui un énorme morceau de gruyère qui continue d'alimenter tant bien que mal la population de mineurs. On n'extrait presque plus d'argent du *cerro*, mais de l'étain, du plomb et du zinc.

Après quelques déboires au niveau de l'organisation, nous parvenons, grâce à Jacky, à descendre dans l'une de ces mines autrement qu'avec un tour guidé, en suivant Don Damien et Don Bruno, tout deux propriétaires d'une concession. Aujourd'hui, presque tous les gisements du pays sont privatisés et ce depuis la



L'argent l'emporte sur la sécurité, la santé et la vie.

chute du cours de l'étain à la fin des années 1980. Ils appartiennent dorénavant à des coopératives qui les divisent entre leurs associés. Ces mineurs coopérativistes travaillent donc à leur propre compte, sans aucune mesure de sécurité exceptionnelles celles qu'ils décident ou peuvent se permettre de prendre pour eux-mêmes et pour leurs employés. L'extraction se fait encore majoritairement à la pioche et à la dynamite. Parmi les promesses électorales d'Evo Morales figurait la nationalisation des mines qui permettrait, en plus de contrôler les ventes de minerais, de fournir aux mineurs des conditions de travail adaptées. Mais aujourd'hui, à l'heure d'exécuter les réformes, Evo doit faire face à la grogne des mineurs qui pour rien au monde ne lâcheront leurs concessions, le cours de l'étain et du zinc étant plus élevé que jamais. L'argent l'emporte sur la sécurité, la santé et la vie. Don Bruno nous raconte que son fils de 30 ans, qui a commencé à travailler très tôt dans la mine, est déjà atteint de silicose à un stade qui ne lui permet plus de quitter son lit. La vie du mineur est ainsi : depuis des siècles, il sait avant même de commencer à travailler qu'il mourra jeune, malade et pauvre. La fatalité a vaincu le destin à tel point que personne ne veut plus essayer de le changer. On préfère vivre peu mais avec une belle voiture que vivre vieux terré comme un rat.

L'austérité et la tristesse de Potosi sont presque contagieuses. S'éloigner des terres arides et polluées de la ville est comme un soulagement...

Quelques jours plus tard, nous nous joignons à une expédition bien différente de celle des mines. Avec l'aide de Jean-Marie, alsacien de naissance installé en Bolivie depuis une quinzaine d'années, nous sommes déposés dans une petite communauté aymara de producteurs de quinoa au nord du

désert de sel d'Uyuni.

Le quinoa, céréale andine bourrée de protéines, est cultivé dans le sable gris des bords du désert. Malgré le peu d'eau, les vents violents et le soleil de plomb, le quinoa est un des meilleurs au monde. C'est pourquoi on l'exporte par le biais du commerce équitable en France et dans les autres pays d'Europe. Lorsque nous arrivons en ce mois de janvier, le quinoa n'est pas encore mûr : les pieds sont verts. Ce n'est que vers le mois de juin qu'ils prennent cette couleur rouge qui signifie qu'ils sont prêts.

Au village de Pitka, une fête se prépare. Hasard ou coïncidence, nous arrivons quelques heures avant qu'elle commence. Les habitants sont déjà tout excités de nous faire participer à cette coutume qui allie croyances ancestrales et catholiques. Cependant, la partie catholique occupera très peu de place dans le rituel qui célébrera surtout la Pachamama. Vers minuit le soir de notre arrivée, nous nous rassemblons donc avec les villageois dans la salle commune du village où l'on nous offre immédiatement des poignées de feuille de coca à « pijchea » ou « acullicar », c'est à dire à mâcher, selon les termes indigènes. La coca, c'est notre vin, à nous français : elle fait partie de la culture. On l'utilise pour créer une relation avec l'autre. Chacun porte sa *chuspa*, son petit sac à coca, autour du cou et y enfouit les feuilles qu'il reçoit en cadeau. Puis vient l'échange des *chuspas* : je mange ta coca, tu manges la mienne. Plus que de la coca, c'est son énergie que l'on offre à l'autre par ce geste.

Les autochtones boliviens n'étant pas si différents des français, ils pensent aussi qu'avec de l'alcool, la fête est plus folle. Sortent donc des sacs de commissions des matrones des bouteilles en plastique contenant « le docteur ». Le doyen du village est fier de nous avouer que lui et le docteur ont

un point commun : alors qu'il a 96 ans, le docteur possède 96 degrés d'alcool. « Avec ça, vous n'aurez plus de parasites ! » plaisante Hipolito en nous tendant une petite bouteille. Ma voisine me prévient : Attention, va pas te brûler ! Les bouteilles et les verres à gnôle tournent ainsi toute la nuit entre toutes les lèvres. Avant de boire l'alcool, on se doit d'en verser quelques gouttes sur le sol : pour la Pachamama ! Pendant ce temps là, deux *amantas* préparent des *mesas* avec les offrandes que chacun a achetées. On les brûlera le lendemain sur l'une des *waka* du village.

Il est déjà six heures du matin, le temps pour nous de nous secouer un peu, décrète Hipolito qui veut nous faire voir le désert de sel depuis « tout là haut ». Le Kora Kora nous appelle du haut de ses 5000 mètres que nous n'atteindrons jamais... Même remontés à la farine de quinoa grillé (*piño*), supposée être très énergétique, nous ne pouvons résister à l'attraction terrestre décuplée par un taux d'alcool dans le sang un peu élevé. Nous parvenons cependant à nous hisser au pied de la montagne, où a lieu la suite de la fête avec le reste du village. Ca ne finit donc jamais ?!

Les villageois, tous soûls, jouent du *pinkillo*, flûte traditionnelle, et du tambour tout en continuant de boire et de mâcher de la coca. Un troupeau de lama se rapproche de nous, poussé par quelques personnes. Quand il est tout proche, quatre hommes attrapent l'une des bêtes apeurées, dont ils ficellent les pattes en moins de temps qu'il ne faut pour le dire. Avec un couteau de cuisine affûté sur une pierre, l'un d'eux ouvre la gorge du lama : un sang rouge vif en sort, récupéré dans une assiette puis éparpillé à la cuillère sur le sol aride en offrant à la Pachamama. Le cœur encore battant est extrait de l'animal : pendant quelques minutes encore, il tambourine dans l'air

chaud à la recherche de son corps déjà découpé et mis à cuir dans le feu.

Dure journée pour les apprentis fêtards que nous sommes ! Et nous ne sommes pas au bout de nos peines : la fête durera encore quatre jours... A ce train là, le coma éthylique est proche ! Lâches gringos, nous nous enfuyons avant la fin....

Après avoir attendu des heures (dont quelques unes dans la

nuit glacée de l'Altiplano) un bus qui arrivera avec une journée de retard, nous atteignons la ville de Llica, perdue à l'autre bout du désert de sel. De là-bas, nous sautons dans un autre bus pour traverser l'immensité blanche en direction de la ville d'Uyuni. Notre patience et notre persévérance (nous n'avons pas choisi le chemin le plus facile ni le plus court) sont récompensées par un coucher puis un lever de soleil en solitaires sur l'île d'Incahuasi, oasis

de terre ferme couverte de cactus millénaires au milieu d'une étendue de sel extraordinaire. Une chance unique puisqu'il y est normalement interdit d'y passer la nuit...

De retour sur la « terre ferme », nous nous préparons à faire nos adieux à la Bolivie, après deux mois et demi en son sein. Alors, y reviendra-t-on, comme nous l'a dit la coca par deux fois ?

Quelques sites à visiter, selon vos intérêts :

[www.tawa-america.com](http://www.tawa-america.com) (agence de voyages qui traite divers pays d'Amérique du Sud)

[www.kontikiweb.org/kalamarka](http://www.kontikiweb.org/kalamarka) (groupe de musique bolivien également actif en France)

[www.andeandimensions.com](http://www.andeandimensions.com) (des guides pas comme les autres : pour ceux qui veulent aborder la Bolivie d'un point de vue spirituel)

[www.bolivie.org](http://www.bolivie.org) (association Point d'appui, qui développe plusieurs projets en Bolivie, dont la production de quinoa)

[www.icra-international.org](http://www.icra-international.org) (association de défense des peuples indigènes dans le monde)

Nous tenons à remercier : Frederic Servant ; Roxana Córdova, Romain Cusco et toute l'équipe de l'agence TAWA ; Philippe Delisle ; Juan Carlos Flores ; Rodolfo Choque et Hugo Gutierrez du groupe de musique Kala Marka ; Rosse-Mary ; Papa pablo, Rolando et Juana ; Javier Mamani et sa famille ; Alberto Paqusi et Juan Macuaga de Coaine ; Flaco Salazar ; Casto, Fidel et Claudio Limachi de l'ONG JYPA ; Jacky Gutierrez ; Don Damien ; Jean-Marie Galliath de JATARI ; Hipolito Ramos et Teresa Paco ; Aurelia Bello et tous ceux qui ont rendu possible cette aventure.

## Nos sponsors :



Défi jeune (DDJS du Morbihan)

Praxis



ameriquenordsud@netcourrier.com  
davidducoin@netcourrier.com  
baudinjulie@hotmail.com

Julie BAUDIN  
et David DUCOIN



www.tribuducoin.com